

SYNTHÈSE CAFÉ-PHILO DU JEUDI 30 MARS 2017

Peut-on vivre sans s'engager ?

Une bonne soirée café-philos avec 22 participants dont des personnes qui nous ont fait l'amitié de revenir participer à notre débat de ce soir (un grand merci amical à Sophie, Chantal, Jean-Michel, Élisabeth).

J'en ai commencé par une introduction, qui je le reconnais, m'avait embarqué dans la trop longue aventure de mes propres engagements (voir texte sur le blog).

J'ai voulu montrer par mon expérience que l'engagement prend naissance parfois par l'influence familiale et dans les premières expériences de la jeunesse. Mes voyages furent pour moi initiatiques et me préparèrent à mon engagement pour des études de philosophie et son enseignement.

La philosophie comme un voyage, fut un véritable dépaysement, une nouvelle exploration, une seconde leçon spirituelle, puisque cet enseignement, dès ma première initiation, consista pour ma pensée, à *s'exiler de tout appui antérieur, rassurant et passif*. Faut-il penser la philosophie comme un savoir purement spéculatif, c'est-à-dire de penser un monde au-dessus de la réalité par les seuls concepts produits par l'esprit ? S'il faut reconnaître que ce *désengagement initial* est nécessaire pour comprendre l'homme et le monde (« la suspension du jugement » comme le pratiquèrent les sceptiques de l'antiquité), le discours philosophique ne peut pas en rester là. Que serait une philosophie coupée de toute existence humaine, qui ne serait pas comme le dit Pierre Hadot « une manière de vivre » ? La fin visée par la philosophie n'est-elle pas de comprendre et de maîtriser le monde (le doute est un moment de la réflexion, mais pas son point d'arrivée comme le pense Descartes dans son « Discours de la Méthode ») ?

Il y a un moment où il faut s'engager dans le monde :

« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres. Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit ».

Depuis Descartes, les philosophes et les écrivains se sont souvent engagés et Sartre qui eut beaucoup d'influence sur ma pensée et d'une manière générale sur la jeunesse étudiante de ces années 68, donnait à l'engagement le sens de toute sa philosophie.

L'engagement c'est l'acquiescement à une situation, c'est un surgissement

(« être jeté dans le monde » dira Sartre), c'est une manière de s'insérer dans une réalité, c'est choisir son camp, comme celui que prit Zola dans l'affaire Dreyfus avec son « J'accuse ». « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? », c'est justement un écrivain qui s'engage et comme le dit Sartre, « L'écrivain engagé sait que la parole est action » et que « les mots sont des pistolets chargés ».

Que me reste-t-il de ces années ? Ne suis-je pas devenu un individualiste ? Si je reste engagé pour des causes qui me touchent personnellement, je ne le suis plus pour la « cause du peuple » (le journal que Sartre avec les « maos » distribuait au Quartier latin).

Mon engagement reste simplement celui d'un professeur, au lycée pendant 40 ans et en d'autres lieux publics aujourd'hui et cela me contente bien, car je crois plus que jamais à la transmission des connaissances et des savoirs, à l'échange des idéaux, des valeurs de justice et de liberté et à la libre conversation entre amis comme nous le vivons depuis 10 ans au café-philo de La Possonnière.

Bruno a ouvert la discussion sur un point important : l'engagement c'est le moyen de se socialiser, de trouver sa place, c'est former ses convictions, et même parfois la volonté de changer la vie. C'est aussi la recherche d'un accomplissement de soi dit Dominique, mais il ajoute c'est aussi avoir le sens du collectif. L'engagement a aussi le sens de la solidarité, comme le pense Sandy qui travaille pour « Solidarité Népal ». Colette a donné à cette notion d'engagement une vision à la fois obstétricale et métaphorique : « Pour naître, l'enfant s'engage dans le bassin de sa mère ». Pour vivre, il faut s'engager.

Dans la vie, dit Christiane, il y a toujours un moment où il faut s'engager, prendre un parti au risque d'être floué par des événements imprévisibles. L'engagement relève de ce besoin de sens, dit Nelly. Naturellement l'engagement c'est aussi celui du soldat qui s'engage pour défendre sa patrie et Francis se souvient de son père alsacien, fuyant les Allemands, s'être engagé pour repousser les « boches ». Bruno ajoute aussi ce qui n'est souvent pas retenu à propos de l'engagement, c'est le risque. Philippe rebondit sur ce point et se demande si l'on peut s'engager sans prendre de risque. Tout engagement véritable suppose une responsabilité. Le risque est inhérent à l'engagement et celui de Socrate est le symbole de cette exigence éthique qui a pris le risque de sa condamnation à mort. Émilie a retenu cette profonde pensée attribuée à Gandhi : « le risque réside dans l'absence de risque ».

Mais l'engagement c'est aussi, comme le dit Élisabeth plus pacifiquement, mais pas moins déterminant, donner du sens à son existence, s'engager professionnellement pour l'intérêt général, pour essayer d'être utile. Une vie professionnelle accomplissant son devoir sans démeriter, n'est-elle pas un engagement moral fort ?

Évidemment des conditions sont requises pour favoriser l'engagement et Sophie, faisant référence à la pyramide de Maslow souligne que la recherche des besoins culmine avec la recherche de l'accomplissement de soi. Est-ce à dire que sans les étapes inférieures (besoins physiologiques), la reconnaissance sociale et l'engagement qui l'accompagnent souvent ne peuvent se réaliser ? Émilie, nouvelle participante que nous saluons bien amicalement, donne l'exemple des SDF qui peuvent rechercher à satisfaire des besoins d'ordre supérieurs même lorsque ceux de la base restent insatisfaits.

À contre-courant de cet activisme (méfions-nous des idéologies de l'engagement ! dit Jacques) cette frénésie d'agir, où l'engagement peut prendre parfois celui d'un embrigadement, Marie fait référence à ce principe taoïste « cultive le non agir ». Cependant ce « non agir » n'exclut pas l'engagement, mais vise l'action juste, sans passion et la reconnaissance du réel. Comme pour Spinoza, la pensée juste et l'action juste (qui n'est pas un ascétisme) mènent à la joie, qui est l'augmentation de la « force d'exister ».

Le prochain café-philos jeudi 27 avril aura pour thème « Pourquoi s'intéresser au passé ? » et c'est notre ami Claude qui a choisi de faire son introduction.

Grand bien à vous tous

Jean-Louis

